

Marie-Noëlle Jacob-Duvernét

S'alphabêtire

« The first cut is the deepest. »

C. S.

« Lire et lier, c'est les mêmes lettres, faites-y attention », nous dit Lacan en 1973 dans le séminaire *Encore*¹. Serait-ce dire que l'on lie quand on lit, mais alors que lie-t-on, oui, que lit-on si l'on lie ? Notre attention convoquée par Lacan m'amène à penser le lien de notre étude annuelle en rapport avec la lettre du lire.

On sait bien que lire c'est toute une affaire puisqu'il y faut une école, un moment institué que l'on dit préparatoire, puisqu'il engage l'avenir. On y pratique l'alphabétisation de l'enfant, qui conjoint en un seul mot les deux premières lettres grecques pour que les autres lettres s'égrènent en chantant.

Et Lacan de s'intéresser à l'école mais pour en subvertir le sens. L'école, nous dit-il, « sans doute maternelle de ce qu'on y procède à la dématernalisation : soit qu'on apprenne à lire en s'alphabêtissant² ». Entendons bien là que *s'alphabêtire* est pour lui non pas apprendre à lire mais apprendre à lire des lettres. La différence est de taille, entre les deux il y a un monde aurait-il pu dire. La lettre en soi est un pur signe graphique identique à lui-même, hors sens, alors que la lecture s'accomplit du sens à comprendre.

Avec Lacan, réserve-t-on à l'enfant la charge de s'alphabêtire ? Non, nous sommes toujours à l'École, celle de cette alphabétisation qui consiste non à apprendre à lire mais à lire des lettres. « L'écrit

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 109.

2. J. Lacan, « Postface », dans *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 252.

comme pas-à-lire ³ », visée de la cure analytique elle-même, ce qui fait dire à Colette Soler dans *Lacan, l'inconscient réinventé* ⁴ : « Analyser c'est chercher l'analphabète [...] conduire le sujet jusqu'à son point d'analphabétise. Et écrivez analphabétise avec l'accent circonflexe, pour ne pas oublier que le signifiant est bête, ce qui veut dire hors sens et contingent. »

Ainsi, l'analphabète serait à la fois l'enfant d'avant la lecture et l'analysant après l'analyse, pour autant qu'on aura pu conduire le sujet jusqu'à ce point. L'alphabétisation scolaire comme apprentissage de la lecture est la marche en avant, à partir des lettres, constituer les signifiants du savoir... L'alphabétisation analysante est de rebrousser chemin, des signifiants de son histoire jusqu'à la lettre de son symptôme. Ainsi, comme le dit Colette Soler, l'analphabète, c'est là avant la lecture et après l'analyse.

Sauf que l'analysant qui a appris ne peut plus s'alphabétiser au sens de la scolarisation, au mieux peut-il s'alphabétiser au sens d'une psychanalyse. En cela nous sommes toujours à l'École entre apprendre et désapprendre.

Ce passage qui concerne l'enfant comme l'analysant est un tournant. Pour ce faire, gardons l'idée qu'il y a un monde.

Ce qu'il y a à traverser pour l'enfant, Lacan le nomme la « dématernalisation ». Je prendrai une illustration littéraire inspirée, pour cette question, et proposerai que cette dématernalisation est l'expression d'un consentement à la lettre, de la perte consentie du tout-sens maternel au hors-sens de la lettre.

Pour l'analysant, cela se nomme la passe. Mais ce rapprochement entre la dématernalisation et la passe est-il compatible quand il est question pour l'analysant de retrouver dans *lalangue* les traces hors sens de la langue maternelle ?

La dématernalisation

Je vais vous faire un résumé du livre de Jeanne Benameur, *Les Demeurées* ⁵, avec ses mots à elle, sinon ça gâcherait, car ils sont beaux. Mais entendez ces mots à partir de l'attention demandée par

3. *Ibid.*

4. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 40.

5. J. Benameur, *Les demeures*, Paris, Denoël, coll. « Folio », 2000.

Lacan dans *Encore*, entre le lire et le lier. Car mieux vaut que la jouissance soit liée, comme on va le voir.

Elles sont deux, la mère et la fille, abruties, elles vivent une lourdeur opaque dans le crâne, aucune image ne s'éploie jamais. La femme qui, sans grâce, appuie chaque pied bien à plat sur le carrelage de la cuisine ne se représente rien.

Le monde est opaque, seulement familier dans la buée de la cuisine. L'esprit colle à chaque chose prise sous le regard. Aucun espace n'a réussi à écarter, même infiniment, l'esprit de l'œil. Aucune place ne s'est faite là. L'intelligence a renoncé.

La petite cherche de toutes ses forces réunies là à être regardée. Mais dans l'œil de sa mère, pas d'étincelle. La petite perd chaque matin.

Parfois les objets du dehors sont ramenés à la maison. Étrangers, c'est l'enfant qui les apprivoise. Alors seulement la mère peut les toucher à son tour. Mais ce qui les rendait étrangers a pénétré la petite.

La mère ne parle pas et l'enfant se tait. Le silence entre elles deux tisse et détruit le monde. Prises l'une à l'autre, toute la journée elles restent liées par ce que rien ne peut les disjoindre.

La petite ira à l'école. Il a bien fallu. La mère n'a pas regardé la petite partir, elle l'a suivie de loin, comme font les chiens dont on ne veut pas. La mère est restée devant l'école, demeurée c'est l'autre nom pour l'abrutie qu'elle est.

La petite à l'école, la mère est restée prostrée à la maison à la place de la petite, les bras serrés contre son ventre. Tout le jour. Il arrive ce qu'elle ne connaît pas, l'absence.

Leurs deux vies côte à côte.

Plus tard elle ne restera plus devant l'école. Elle rentrera seule par la même route, le regard tenant encore la petite silhouette devant elle.

La réalité cède. Le désastre du réel a lieu en silence tranquillement. La petite est. Et si personne d'autre ne la voit, c'est parce qu'ils ne savent pas.

La petite est. C'est tout. Il n'y a pas d'absence.

Pour l'enfant une étrange vie a commencé à l'école, elle est une élève. Mais elle n'appartient pas. Reliée à personne. Elle a passé

alliance avec les murs. Dès que les paroles de l'institutrice menacent de pénétrer en elle là où toute chose pourrait se comprendre, elle fuit. D'une enjambée muette, elle se niche où le plâtre du mur délite. Elle fait mur. Elle n'entend plus rien, à l'abri.

Il faut garder le vide.

Ces deux-là peuvent se passer de tout. Même de nom. Le savoir ne les intéresse pas. Elles vivent une connaissance que personne ne peut approcher. La petite est comblée.

La maîtresse a décidé de ne pas céder. Elle mènera cette enfant au seuil du monde par les mots.

L'enfant tombe malade, les mots veulent entrer dans sa tête. Elle a beau, de toutes ses forces, chasser le nom loin d'elle, le nom la poursuit. Le nom est entré, rien ne peut le faire sortir. Très malade, elle ne reviendra pas à l'école.

La maîtresse devant la place vide ne retrouve pas la paix, elle n'a pas compris que l'enfant ne manquait de rien. Elle ne connaîtra jamais leur plénitude. Elle mesure qu'elle est et qu'elle restera seule, cette solitude par laquelle le savoir arrive. À elle, il faudra toujours et des mots et des livres, et nommer les choses ne la délivrera pas. La maîtresse a renoncé à enseigner l'enfant, elle a consenti à la douleur et au bonheur que cela manque.

Plus tard, loin de l'école, dans le silence de la vie retrouvée, par les mots entrés, la petite se met à broder. Elle a trouvé des fils et brodent des lettres. C'est un lent voyage. Elle brode chaque lettre de l'alphabet. Sous ses doigts à chaque lettre qui se dessine les mots arrivent.

Ça ne fait pas de bruit. Elle lève les yeux, guette. Sa mère va dans la maison lourde et tranquille. Les mots dans la tête de l'enfant sont silencieux. Ils ne s'échappent pas. Ils vivent tous seuls, ne font pas mal.

L'enfant s'étonne du secret. C'est tout un monde qui respire sans apparaître. La joie qui l'envahit en silence ne peut pas se mesurer. Le monde s'est ouvert.

Demeurer côte à côte

C'est une belle fiction, au sens aussi de la vérité. Une fiction où l'on pourrait retrouver les traits de la psychose, ici même de la schizophrénie, ce sujet pour qui « tout le symbolique est réel ».

On a là une illustration de cette mise en continuité du symbolique et du réel avec cette indistinction du mot et de la chose. Pour cette femme aucune image ne s'éploie jamais, quand son esprit est collé à la chose.

Cette continuité existe également entre elles deux et témoigne de la dématernalisation qu'il n'y a pas, pour ces deux vies côte à côte. D'être côte à côte, elles sont demeurées au sens exact de mot, de rester là où elles sont, ensemble et hors le temps. Demeurées de ne pas pouvoir bouger séparément, qu'il n'y ait pas entre elles cet espace qu'introduit le nom du père pour que s'effectue la dématernalisation.

Même demeure donc. Pas de vide entre elles deux, c'est à plein.

Ces deux-là ensemble, ce n'est pas un lien au sens de Lacan. Car le lien suppose que l'on noue borroméennement l'imaginaire au réel et au symbolique, ainsi s'inscrit le lien social. Le silence entre elles deux tisse et détruit le monde extérieur par perte du borroméen. Ce non-nouage de l'imaginaire traduit le hors-discours comme le hors-lien social de la psychose.

Et la petite de rester dans cette demeure maternelle, d'y être comblée de ne manquer de rien. Elle ne veut rien apprendre, elle fait mur. Mais pas de ce mur qu'il y a entre l'homme et le monde dont Lacan parle dans *Le Savoir du psychanalyste*, le mur de l'impossible ou du non-rapport sexuel. Ici, la petite *fait mur* inscrivant cette position de repli ou de refus du savoir qui divise. Elle fuit les mots qui pour autant qu'on y consente introduisent la solitude du Un.

Cette fiction est alors l'histoire d'un forçage, d'une dématernalisation miraculeuse et probable à l'aune de l'apprentissage de l'écriture.

La dématernalisation est une alphabétisation, nous dit Lacan, soit qu'on quitte ici la demeure toute-maternelle pour consentir à la lettre.

C'est de passer du tout-sens au hors-sens de la lettre qui permet la constitution d'un monde, d'une réalité. C'est l'absence de sens ou ab-sens – cf. « L'étourdit » – qui organise le monde, c'est à partir du point d'énigme que prend forme la réalité. Ce sont les épiphanies de Joyce qui sont les décombres du discours et dans la psychose ce point d'énigme, crucial au délire en tant que construction.

Lire est bien ici lier. Il s'agit de lier la jouissance à la lettre pour chacun qui sinon reste envahissante dans la psychose.

« Le vide creusé par l'écriture est godet toujours prêt à faire accueil à la jouissance », dit Lacan dans « Lituraterre ⁶ ». Là il nous emmène entre ciel et terre, entre signifiant et lettre. Des nuages, la nuée du langage a fait écriture sur la plaine sibérienne. La pluie creusant la terre, a creusé un vide, un vide de sens. C'est la lettre, comme coalescence entre ce hors-sens et la jouissance. Ce ravinement est propice à lier la jouissance.

La lettre du ravinement de « Lituraterre », ou la lettre qui se brode, permet là de cerner le réel de la jouissance de cet enfermement à deux. Cette fixation de jouissance permettrait-elle à cette enfant de s'inscrire, ne serait-ce qu'*a minima*, dans le lien social, un monde se serait-il ouvert ?

La lettre fait trou dans le tout-sens maternel. C'est avec cette lettre qu'elle passe au secret. C'est à elle. Un consentement en secret, insondable, pour reprendre le terme classique lacanien. La lettre est solitaire et solitude.

S'alphabêtire et la passe

Si la dématernalisation s'effectue par l'alphabétisation, comment entendre la passe quand il s'agit pour l'analysant de retrouver dans *lalangue* les traces hors sens de la langue maternelle ? Car c'est de *lalangue*, de la jouissance de *lalangue* que vient le symptôme, celui que le passant a à reconnaître comme sien.

Si nous continuons dans le sens de notre texte, disons que la langue maternelle n'est pas la demeure maternelle. C'est plutôt son envers. Et puisqu'il s'agit de lettre, décortiquons le mot.

Demeure ? Nous avons le « de » de l'appartenance et le *morari* de l'arrêt ou du séjourner. Ainsi les marques de l'aliénation à l'Autre. Qu'est-ce qui peut nous permettre à partir de là de rejoindre la séparation, voire l'identité de séparation ⁷ telle qu'elle est attendue du passant ?

Utilisons, comme Lacan le fait, l'accent, soit ce simple signe graphique que l'on dessine sur la voyelle et qui en soi ne veut rien dire. Avec l'accent circonflexe de l'alphabétisation, Lacan inscrit la

6. J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 11.

7. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, op. cit., p. 121.

bêtise du signifiant, son caractère hors sens et ainsi cette direction vers le consentement à la lettre.

Passons maintenant au « de » de de-meure à dé - meure. On introduit un accent aigu sur le « de » de demeure. Le « dé » qui apparaît vient du *dis* et marque justement la séparation, l'éloignement ou le détachement.

On dé - meure comme on se détache de là où on était.

On dé - meure de se détacher du sens de son histoire, la passe vers le symptôme, formation de l'inconscient réel, jouissance de *lalangue*.

Ce petit signe graphique introduit juste une musicalité et, par cette variation de tonalité, une rupture du sens par l'ouverture du mot (*the first cut*).

Alors pourrait-on dire, à s'alphabetir on dé - meure ⁸.

26 novembre 2011

8. Merci à Alfred Rauber d'avoir illustré ce travail d'ouverture du mot dans la passe ainsi : quand on traduit on cherche le sens et on le fixe.

En allemand, le verbe *übersetzen* signifie « traduire » (un texte) et « passer » (d'une rive à l'autre). Lorsqu'il s'agit de la première signification, le préfixe est *inséparable* : « je traduis » : *Ich übersetze*. Pour la deuxième signification par contre, il *se sépare* de la base verbale : « je passe » : *Ich setze über*. Le préfixe *uber* ne se sépare que pour dire « je passe », sinon il reste aliéné au sens et fixé au mot dans le « je traduis ».